

Sarah Pellerin-Ott

Carnet de route d'une jeune danseuse en Palestine

L'association Al Kamandjâti à été fondée en octobre 2002 sous l'impulsion de Ramzi Aburedwan. Après avoir sillonnée les territoires occupés pour proposer des ateliers d'initiation à la musique aux enfants des camps de réfugiés, elle ouvre une école de musique à Ramallah.

Le séjour raconté dans ce journal est le troisième organisé et le premier où la danse est conviée à l'aventure.

Automne 2007.

Lyon.

Je me souviens du feu d'artifice dans mon ventre, de l'appréhension aussi, qui m'envahissait de temps à autre, alors que l'avion décollait de Roissy. Je ne savais presque rien de la Palestine : quelques articles, quelques bouquins feuilletés rapidement, des discussions avec Ramzi, le fondateur du projet. Je m'embarquais dans un inconnu total avec la tâche délicate de faire danser des enfants. J'avais peur, j'étais heureuse. Et surtout je n'avais pas la moindre crainte quant au danger potentiel. On m'avait pourtant prévenue, on était effrayé à ma place.

Je suis retournée en Cisjordanie l'été suivant dans de toutes autres circonstances, pour y voir plus clair. Je me l'étais promis.

J'ai voulu m'y rendre à nouveau sans autre but que de vivre, observer, ressentir, parler, écouter, éprouver encore une fois ce qu'est la terre de Palestine. La pierre en morceaux et l'herbe sèche, les klaxons infernaux des taxis jaunes de Ramallah, l'attente déconcertante aux check points, les vies malmenées, la violence sourde. Mais c'est douloureux d'y être en simple voyageur, de prendre place dans l'observation.

J'étais abasourdie. J'allais à reculons aux ateliers dans les camps de réfugiés qui avaient été organisés, ainsi qu'aux rencontres que nous avions mises en place avec une compagnie traditionnelle. Parce que le cœur n'y était plus et les doutes trop présents. Le doute mange l'énergie. Je ne concevais plus la danse comme une échappatoire mais comme une façon de se voiler la face, de voir du beau là où il n'y avait que du gris. J'ai cru qu'en étant triste je m'approchais du réel, du vrai à l'état brut de ce morceau de terre.

J'ai eu mal au ventre d'y revenir. J'aurais voulu y être heureuse, insouciante et consciente à la fois.

Je voulais aussi y voir l'autre côté du mur entr'aperçu à Jérusalem Ouest l'année précédente, avec cette désagréable sensation d'effraction.

En Israël, les constructions ne semblent pas réellement ancrées dans le sol. Une étrange impression qu'elles flottent au-dessus de la terre, pour prendre

l'espace. Dans l'atmosphère méditerranéenne de Tel Aviv, la poussière des check points semble plus lointaine qu'en France.

Je suis rentrée chez moi et j'ai oublié. J'ai mis de côté. J'avais compris que je ne pouvais pas comprendre, ni le pourquoi, ni le comment.

Aujourd'hui, les questions se réintègrent en moi. Je prends le temps de ne pas y répondre. Je conserve la danse comme contrepoint à l'oppression, comme garde-fou à la violence.

L'imaginaire contre l'absurde.

6 juillet 2004.

6 heures du matin, heure locale.

Porte de Damas, Jérusalem.

Je suis dans le brouillard.

Nous venons d'arriver au Faysal Hotel où Marie nous attendait. Aucune embrouille pendant le trajet : passage direct à la douane de Tel Aviv, taxi trouvé immédiatement pour rejoindre Jérusalem. Rien à voir avec les scénarios-catastrophes que nous avions imaginés, Maud et moi avant le départ.

Une belle sensation de voyage dans le corps alourdi par la fatigue. Je suis tout azimut à cause de la nuit blanche. Je n'arrive pas à me dire que c'est incroyable d'être là tellement ça l'est.

Il commence à faire chaud, je deviens toute moite. Dehors, la ville est déjà bien réveillée.

Nous allons rester là pour la journée, nous reposer et nous promener un peu dans la vieille ville. Nous retrouvons le groupe ce soir. Pour le moment, je veux dormir.

23 heures.

Camp de Debeisha, Bethléem.

Il m'est impossible de prendre la distance nécessaire à l'écriture. Je vis les choses le nez collé à elles avec toujours cette même volonté de me rappeler à chaque instant « où je suis » et ce que représente cet endroit aux yeux du monde entier.

Nous avons retrouvé le groupe tout à l'heure, juste pour le début du concert.

Premier contrôle de l'armée dans le bus avec Nelly et Maud. Premier passage à un check point volant. La vue des armes me fait frissonner.

Demain matin, nous commençons les ateliers avec un groupe d'adolescents. Nous n'avons rien préparé ou si peu, ne sachant pas vraiment à qui nous avons affaire.

7 juillet.

12h30.

Le premier atelier est terminé. Il y a eu de larges sourires et des visages figés par la concentration qui m'ont donné confiance pour la suite.

Nous avons eu trois heures, assez de temps pour installer le rythme d'un échange et de l'apprentissage. La demande et l'envie étaient claires. Ça stimule l'énergie qui s'épuise assez vite. Je suis heureuse d'être là, avec la danse.

C'est l'appel à la prière. J'aimerais réussir à me dire où je suis, ou plutôt que « je suis là », à pouvoir y croire. Pincez-moi.

23h45.

« Dar el Nadwa », Centre international de Bethléem.

« Et nous, nous aimons la vie autant que possible.
Nous dansons entre deux martyrs. »

Première improvisation sur le poème de Mahmoud Darwich, des mots qui collent terriblement à l'instant. Il y a une force surprenante dans l'acte de danser avec seulement une journée de vie ici. Le corps et la tête se décollent de l'instant pour laisser échapper le ressenti de ce qui a été vécu. C'est le point de départ du geste. Faire pleinement confiance à ce que le corps libère parce qu'il est perméable et sincère. Il devient témoin parce qu'il est étranger.

Nous sommes logés en ville, à l'hôtel du Centre. Je n'ai pas encore eu le temps de rentrer en contact avec les gens d'ici.

Là, maintenant, allongée sur mon lit aux draps qui sentent la lessive, éclairée par une lampe bleue, en écoutant Mano Solo, rien ne passe de l'extérieur, je ne peux rien deviner de ce qui se déroule au dehors. Je n'entends que la climatisation et la musique qui sort des deux petites enceintes. Je ne vois que

les murs blancs du Centre. Cette chambre pourrait être la même n'importe où ailleurs, en France, chez moi.

Sans doute la réalité de ce monde me prendra de plein fouet, plus tard.

Je suis étonnée de pouvoir me balader seule dans les rues, d'y voir des enfants s'amuser. J'avais imaginé un état d'alerte général et continu, une vie en suspens. Ici, elle s'écoule. La guerre n'est pas toujours aussi flagrante qu'au cinéma.

8 juillet.

12 heures.

Nous attendons de partir, sur la terrasse du Centre international, à l'ombre. Tout le monde écrit, ça me donne envie.

Matinée paisible. Après le petit déjeuner, Maud me fait la lecture du livre de Benaquista que nous partageons.

Il fait bon. Les sacs s'entassent à côté des instruments, le groupe se rassemble petit à petit. J'attends sans trop attendre. Je suis bien.

Comme je l'avais imaginé, j'ai l'impression d'être là depuis deux semaines au lieu de deux jours. C'est incroyable comme les journées s'allongent en voyage. Le temps semble s'étirer.

20h30.

Appartement de l'association, Ramallah.

Cet après-midi, j'ai réalisé.

Nous avons repassé le check point de Gilo pour sortir de Bethléem, il y avait davantage de soldats qu'à l'allée, de regards suspicieux et d'armes. J'ai remarqué le mur, ce grand lego en béton et la colonie d'Har Homar qui semblait complètement improbable entourée de vide. Israël a arraché la seule forêt de Bethléem pour y construire un morceau d'elle, pendant les accords d'Oslo.

Nous écoutons la radio dans le taxi : dix morts à Gaza.

En France, apprendre une telle nouvelle ne prend pas autant d'ampleur qu'ici, le cœur se serre un peu mais la vie reprend rapidement ses droits. C'est loin et il n'y a rien à faire. Ici, tu es chamboulé.

Nous sommes arrivés à Jérusalem. Seulement huit d'entre nous sont restés pour manger et visiter.

J'ai un peu mal au cœur. La chaleur, la nourriture, le bruit, les odeurs me donnent le tournis.

La vieille ville me rappelle l'ambiance de la médina marocaine. Nous visitons le saint Sépulcre et le mur des lamentations. Je retrouve la Bible, le Coran et la Thora au fil des rues escarpées.

Les images de ces lieux vus dans les livres d'école sont plus impressionnantes que de se retrouver ici, face à face avec l'histoire. Tout me semble familier, comme normal.

Les hommes aux longues boucles avec leurs grands chapeaux noirs et les femmes voilées se croisent.

Nous arrivons à Ramallah en fin d'après-midi. Le car nous dépose au check point. Impossible pour lui d'aller plus loin. Nous le passons à pied. Le mur est tout près. « PEACE » en rouge sur le gris. La présence des soldats, les barbelés.

De loin, Ramallah apparaît comme un bloc de pierres beige, ça semble neuf et propre. De près, les immeubles sont vides ou presque, parfois détruits. En bas, des boutiques, la terre et la poussière, les derniers étages à moitié en ruine ou pas encore terminés. Et puis une ou deux maisons criblées de balles, d'autres transformées en points de vue pour l'armée israélienne.

Nous habitons dans l'un de ces blocs de pierres, dans un grand appartement tout en désordre, dans le quartier d'Im Musharayt. On y discute, on y rit, on y fume, on y fait de la musique dans chacune des pièces.

Je me suis recroquevillée dans une des chambres où Nelly chante accompagnée de sa guitare et lorsqu'elle est partie, je me suis installée près du piano où Andréas joue. J'ai envie de musique.

Dehors la nuit, j'imagine ce presque vide. De la poussière, des blocs. J'imagine le mur.

Je sais ce qui se passe ici, je le vois par fragment et pourtant je me sens en totale sécurité. Alors je comprends ces gens qui partent là où il ne faut pas. Là où les infos montrent du sang et de la peur. En Occident, on oublie que les gens d'ici vivent aussi, que la vie continue malgré tout. Même si elle doit se figer souvent, se transformer en cauchemar.

Fin de la troisième journée. J'ai encore beaucoup de temps pour apprendre. J'ai d'autres ateliers à faire, d'autres scènes, d'autres rencontres.

9 juillet.

20h16.

Ramallah.

Nous avons encore déménagé.

Ce matin, à peine levés, nous avons été trouver quelqu'un qui doit nous héberger. Je me laisse guider sans poser de questions. Ils sont deux et je crois comprendre qu'ils travaillent pour Yasser Arafat. Ils nous font monter dans une grosse voiture blanche qui semble pouvoir passer n'importe où. Nous entrons dans l'enceinte de la Mouquata. Une partie de la façade pend au bout de grosses tiges en fer. On peut voir l'intérieur des pièces et la garde présidentielle y vivre, comme dans un décor de théâtre. Les réchauds, le linge qui sèche et la poussière, toujours.

Nous dormirons quelques nuits dans les bureaux de l'*International Committee for Solidarity with The Palestinian People**, dans le quartier de la Muquata. Ça ne rassure pas Marie qui nous dit que c'est le premier endroit visé par l'armée israélienne en cas d'attaque. Mais il y a trop de monde dans l'appartement de l'association pour que ce soit encore vivable.

Wahil, le plus jeune des deux hommes prépare du thé pendant que Zaphir raconte le siège de la Muquata. Nelly parle couramment anglais. Maud et moi avons du mal à suivre. J'essaie de comprendre grâce à l'intonation de sa voix, l'expression de son visage et le mouvement de ses mains. Zaphir est un homme élégant et très poli, au regard doux et aux cheveux blancs.

Le siège : quarante-deux jours sans eau, sans nourriture. « Nothing », répète-t-il. Des conditions de vie qui dépassent l'entendement.

Fatiguées, nous dormons une heure avant de partir avec Wahil et Zaphir en campagne. Nous nous arrêtons chez une famille arabe chrétienne pour prendre un ami. J'ai du mal à avaler le café à la cardamome qu'ils nous servent.

La campagne est magnifique. De vastes collines de rochers et d'oliviers qui s'étendent à perte de vue.

Sur le chemin qui mène à l'église de Santa Barbara, de gros tas de pierres empêchent l'entrée des véhicules, précautions prises par des palestiniens contre les jeeps israéliennes. L'église est un tas de ruines jaunes qui sort du sol. C'est beau.

Nous passons devant de nombreuses colonies, elles se reconnaissent facilement : des maisons identiques, sortes de gros lotissements entourés d'un mur et d'un grillage barbelé.

Zaphir nous apprend que la plupart des entrées des villages palestiniens sont bloquées par l'armée israélienne avec un monticule de terre.

Maintenant, je suis dans la cuisine. Je ne sais pas trop ce qui va se passer ensuite et je m'en fiche.

Aujourd'hui, un mort à Jérusalem, deux à Hébron.

1 heure.

Lorsque je retrace le fil des journées, elles me semblent complètement folles. Je ne m'imaginai pas vivre tout ça en venant ici et je ne sais plus ce que j'imaginai. Je vis dans une totale absurdité, tous mes repères se sont effondrés.

Je ne comprends rien à ce pays. D'une minute à l'autre, je passe du fou rire à l'émotion, de l'excitation à l'accablement.

Proche du comité où nous logeons, une énorme galerie marchande toute neuve et toute clignotante semble émerger de la poussière et des cadavres d'immeubles qui l'entourent. Wahil et ses copains nous promènent dans les rayons, très attentifs à ce qui pourrait nous donner envie. Il suffit d'un regard sur un paquet de gâteaux pour qu'il atterrisse illico presto dans le panier. Nous finissons par avancer tête baissée.

En rentrant, nous traversons la ville pour trouver des falafels encore chauds. Aucune d'entre nous n'en a envie mais ce soir, nous sommes entre les mains de quatre garçons qui ont décidé de nous faire découvrir le meilleur de Ramallah en une soirée. Impossible de protester.

Des bédouins ont installé leur tente sur le parking du Centre culturel flambant neuf.

Wahil, dans un français tordant et le sourire jusqu'aux oreilles, nous raconte ses morceaux de vie, en vrac. L'assassinat de son père par Israël, le bombardement de l'orphelinat dans lequel il avait été recueilli avec l'une de ses sœurs, ses voyages en Tunisie avec Arafat qui l'avait pris sous son aile, son frère en France, sa rencontre avec sa mère exilée en Jordanie, il y a peu de temps. Ni l'un ni l'autre n'ont eu le droit de passer la frontière, ils se sont crié des nouvelles d'un barbelé à l'autre.

10 juillet.

10 heures.

Encadrées sur les murs du comité, de grandes photos de Rachel Corrie et Tom Hurndall* retracent les points forts du conflit : soldats face à des journalistes, fêtes lors du siège de la Muquata, manifestations, « Stop the occupation »...

J'imagine que ce lieu a vu passer une multitude de gens de toutes sortes, et se faire des choses importantes pour la Palestine.

Nous y sommes incroyablement bien accueillies.

23h30.

Aujourd'hui, j'ai complètement oublié où j'étais.

Quelques-uns du groupe sont venus nous chercher pour un barbecue en campagne avec Kamal, notre ami chauffeur un peu fou.

Catherine a joué un morceau de violoncelle. Nelly à la guitare et sa voix si particulière, Thierry et Agnès à la clarinette. De la musique et de la joie de vivre dans un décor sec, à l'ombre des oliviers.

Un bon moment.

Mais je ne suis pas venue pour ça. Heureusement demain, nous avons trois ateliers de prévu.

C'est étrange ce sentiment que j'ai en prenant du bon temps ici, cette culpabilité. J'aime être insouciante mais ici, ma vie est entre parenthèses et je m'oublie totalement en étant pleinement moi.

En fin d'après midi, les musiciens ont joué dans les rues de Ramallah. Je retiens le regard d'un gamin tout proche de Julien pour l'écouter chanter et la foule qui s'agglutine autour des musiciens en formant une masse compacte.

Agnès a rejoint notre petite collocation.

Je n'ai pas beaucoup appris aujourd'hui et j'ai envie de danser et d'apprendre encore.

12 juillet.

Jénine.

Je n'ai pas eu le courage d'écrire hier soir. La journée avait été trop riche pour que j'en fasse le récit correctement. J'étais épuisée.

Les ateliers du matin au camp d'Al Amari à Ramallah se déroulent dans la cour en bitume sous l'ombre du préau. Des tout petits et des plus grands qui ne comprennent pas toujours ce qu'ils font en cercle avec deux inconnus. Ils

suivent tant bien que mal, avec plus ou moins d'envie ce que nous leur proposons, les yeux rivés sur notre regards que nous essayons de rendre le plus expressif possible, faute de pouvoir communiquer autrement. Nous avons chaque groupe une demi-heure. C'est très court, juste le temps de la prise de contact.

Et puis, l'endroit se remplit d'enfants et de musiciens pour le concert. J'ai du mal à décrire la puissance qui se dégage d'une masse d'enfants ébahie, attentive, surprise et quelquefois un peu effrayée qui chante en cœur avec les musiciens.

La famille de Ramzi nous accueille Maud et moi avant notre prochain atelier avec un groupe de danse traditionnelle, à Al Bireh.

Sur le mur du salon, une photo qui a fait le tour du monde, symbole de la première Intifada, le petit Ramzi jette une pierre. A coté, une autre photo ou Ramzi adulte joue de l'alto en souriant.

On ne prépare rien avant les ateliers, à force de passer d'un groupe à l'autre toujours différent en âge et en nombre. Cette fois-ci, de jeunes adultes nous attendent.

Nous échangeons nos façons de faire. Entre fluidité contemporaine et rythmicité traditionnelle, le rire va de soi.

Je regarde les danseurs répéter avec rigueur ce que nous venons de leur apprendre, demander des précisions les yeux plissés de concentration et j'ai conscience que c'est un moment exceptionnel.

Je suis heureuse de penser que la danse est un moyen d'échange, une possibilité de dialogue intense, une passerelle entre deux cultures.

Journée d'émerveillement.

22h30.

Tulkarem.

Ce matin à Jénine, les ateliers ont été difficiles. Les gamins étaient surexcités, très méfiants, parfois violents. A vingt-cinq dans une salle minuscule, petits et

grands mélangés. Mais ils avaient le sourire quand ils faisaient le pantin, un sourire qui s'est élargi au fil de l'atelier.

Il y a deux ans, un massacre a été commis par les forces israéliennes. Je suis incapable d'imaginer le vécu de ces enfants mais je comprends mieux leur comportement.

Nous avons quatre taxis jaunes immatriculés Ramallah pour nos trajets en Cisjordanie. Nous avons collé des affiches de l'association sur le capot.

On nous a tiré dessus.

Les deux premières voitures sont arrivées au point de rendez-vous. J'étais dans la première. Nous sommes entrés dans le bâtiment pour attendre les autres. Maud, Ramzi et moi discutons sur le pas de la porte. Maud croit entendre des coups de feu, Ramzi se moque de sa confusion avec des pétards d'enfants. Et tout à coup des cris, l'affolement. Avant que je comprenne quoi que ce soit, on m'entraîne dans une salle. Je rampe jusqu'au bureau, au milieu de la pièce. Catherine est avec moi, livide. Ramzi est parti. J'observe à la fois les ombres derrière les fenêtres et la porte par laquelle je m'attends à voir débouler à tout moment un militaire criard qui nous met en joue. Le cœur bat vite, je ne sais pas ce qui se passe, j'essaie de me faire toute petite, de maîtriser chaque frémissement de mon corps. Je retiens ma respiration. J'arrête un rire nerveux. Je pense à une prise d'otages, aux films de guerre, à ce que je suis en train de vivre, à ce qui pourrait se passer ensuite, à Maud qui s'est réfugiée je ne sais où. Je n'ai pas peur mais je tremble. Le calme s'installe.

J'entends Agnès au loin qui chante la Marseillaise en rigolant. Je ne retiens plus mon rire. Nous sortons dans le couloir où tout le monde est déjà réuni.

L'homme qui a tiré est un activiste palestinien qui nous a pris pour des Israéliens. Ici, ce n'est pas rare de voir arriver l'armée en civil dans des taxis palestiniens. Le responsable de la milice se confond en excuses devant la caméra de Pierre. Un autre nous sert du jus d'orange, l'arme au poing.

Sur le trajet du retour, nous faisons une pause dans un champ d'oliviers pour discuter. Moment de tension. On nous dit que Naplouse est dangereux. Maud hésite à y aller mais se décide finalement, sans elle je ne peux pas assurer les ateliers. Le camp de Balata où nous nous rendons demain est le plus grand de

Cisjordanie. Ils sont les plus touchés par le conflit. Nous devons les faire danser, comme ce matin.

Cette nuit, nous dormons à Tulkarem, dans un bâtiment très sale dont la construction n'est pas tout à fait terminée. Il fait une chaleur lourde, les ventilateurs brassent de l'air chaud et il y a d'énormes cafards qui courent sous nos lits.

13 juillet.

10h45.

Nous attendons dans les taxis au check point de Naplouse. On nous a refusé violemment l'entrée du premier. Un petit soldat que son arme rend invincible met constamment en joue un groupe de Palestiniens qui attend le contrôle d'identité dans un baraquement en tôle.

12h30.

Troisième check point, troisième tentative.

Il fait trop chaud au soleil, je reste à l'ombre dans le taxi. La cigarette palestinienne me gratte la gorge. Derrière nous un tank, des soldats partout, des gens fatigués qui marchent vers le lointain.

L'attente.

Tout à l'heure, après avoir essuyé un refus hargneux à chacun des deux check points, nous avons voulu prendre une route par la montagne qui entre directement dans la ville. Mais un homme nous a arrêtés pour nous en dissuader. Un camion sur deux seulement parvient à se faufiler entre les tirs des snipers israéliens. Demi-tour.

A la radio, nous apprenons que l'armée est entrée dans le camp de Balata pour détruire la maison familiale d'un kamikaze. Une autre a été démolie au camp de Deisha à Bethléem. Ils ont aussi retrouvé un homme qu'ils cherchent depuis longtemps.

Chasse à l'homme.

La chaleur est étouffante. La poussière, les tas de détritrus, les cars explosés.

Si les soldats n'acceptent pas que l'on passe, retour à Ramallah.

Je n'arrive pas à écrire ce que je ressens. Impossible de mettre les mots qui correspondent à ce que je vois, à ce que j'entends. Trop de sensations fortes pour les décrire.

20h30.

Le comité.

Maud et Agnès sont parties avec Zaphir chez Omar, le médecin d'Arafat. Je me suis sentie trop remplie d'impressions, d'images, de sensations pour les accompagner. Aucun mal-être là dedans, juste un besoin de calme.

Je reste seule avec Nelly.

Nous ne sommes finalement pas entrés dans Naplouse. Les soldats ont accepté notre passage mais refusé celui des chauffeurs de taxis, ce qui rendait le transport des instruments difficile. Et les enfants du centre s'étaient impatientés à force d'attendre, la plupart étaient déjà rentrés chez eux.

L'art d'empêcher sans interdire, de priver de liberté sans en avoir l'air.

Au retour à l'appartement, je m'endors presque sur le premier matelas venu. Je décide tout de même d'aller au bureau pour voir Zaphir qui part à l'étranger cette nuit. Je passe un long moment à discuter avec lui sur le balcon. Le ciel est couvert d'étoiles et Ramallah est quasiment éteinte.

J'ai réussi à lire mes e-mails. Papa m'a écrit mais l'ordinateur s'est éteint avant que j'aie pu lui répondre.

J'aimerais retranscrire ce que m'a expliqué Zaphir mais tout est trop confus dans ma tête. J'ai beaucoup de mal à enregistrer les informations, à les analyser, à les trier. Pourtant, j'ai le sentiment que c'est un devoir de mettre sur papier ce que je vis ici, comme une nécessité, pour pouvoir témoigner une fois rentrée en France.

Depuis mon arrivée, je ne sais plus ce qu'est ma propre réalité, je ne suis plus que dans celle des gens que je rencontre qui est devenue la mienne. Surtout ces deux derniers jours.

L'attente aux check points, sans aucune assurance de pouvoir passer, cet univers de poussière et de chaleur, la présence des armes, du kaki militaire. L'incertitude constante du déroulement des choses.

Ce soir, j'ai le regard plus clair. Je suis descendue de mon nuage mais je crois encore au pouvoir de la danse et de la musique, même et surtout dans ce contexte.

Ces deux derniers jours m'ont fait pénétrer en flash dans une autre dimension, un autre état d'être, un autre regard. Savoir qu'il peut se passer n'importe quoi d'un moment à l'autre. Etre dans un qui-vive perpétuel mais sans panique. A Ramallah, à Jérusalem ou à Bethléem, la situation se sent, elle est latente mais elle ne prend pas tout l'espace et laisse une marge de tranquillité malgré les arrestations régulières et les maisons qui s'effondrent pendant la nuit.

Mahmoud est rentré, Nelly écrit un e-mail. Je suis fatiguée, un peu sonnée. Mais je suis bien.

Il n'y a pas une minute où je regrette ce voyage, pas un moment où j'aimerais rentrer.

14 juillet.

16heures.

Il fait encore très chaud. Maud, Nelly et moi sommes restées au bureau toute la journée alors que nous devions nous rendre près de Jérusalem pour des ateliers, mais la nuit a été mauvaise. Seule Agnès y est allée.

17heures.

Agnès est rentrée, elle ramène des nouvelles : dix maisons détruites à Jérusalem, une autre tout près de l'appartement à Ramallah. Certains l'ont entendu cette nuit, le quartier est bloqué. Hier à Jénine, un homme de la

milice a été assassiné par des militaires israéliens habillés en civil. L'épisode d'il y a deux jours a certainement un peu atténué leur vigilance.

Agnès a été frappée par un enfant pendant les ateliers, Andréas a reçu une pierre. Toujours ce quiproquo à cause de nos allures occidentales qui fait croire aux enfants à une nouvelle intrusion israélienne. Il paraît que le camp était misérable. Je suis contente de ne pas y être allée. J'aurais manqué d'énergie et de courage. Cette journée de pause était indispensable.

J'ai parfois l'impression qu'il y a un voile léger entre moi et ici. Je ne suis pas devant un écran de télévision, je suis bien, j'entends, je vois, je vis. Mais je ne suis pas complètement à l'intérieur non plus, il y a quelque chose qui m'éloigne des événements, je n'y pénètre pas totalement. Même lorsqu'on nous a tiré dessus à Jénine, je ne l'ai pas vécu en profondeur, seulement en surface.

2 heures.

Nous rentrons de chez Ramadan où nous avons passé une chouette soirée, tranquille et pleine de rires. Ça fait du bien.

Nous avons fait la rencontre de Yasser Arafat, un vieux bonhomme souriant enfermé dans un bâtiment en ruine. Un vieux bonhomme et son inséparable keffieh en forme de Palestine sur le crâne qui serre la main à tous. Un vieux bonhomme trotinant qui place les chaises pour la photo de groupe. Un vieux bonhomme qui gouverne un pays opprimé et dévasté et qui tape du pied sur un rythme de Dal'ouna.

C'est étrange de l'avoir en face de soi. C'est surtout très particulier de voir l'état de la Muqata. Une ruine poussiéreuse où des bidons rouillés font office d'entrée présidentielle.

15 juillet.

11h20.

Une dernière cigarette avant de retrouver le groupe à l'appartement. J'écoute Jack Johnson. Une pensée à ma vie en France que je n'ai pas envie de rejoindre. L'idée de partir d'ici me fait mal au cœur.

3h30.

J'écrirai demain. J'ai trop de choses à dire qui demandent du temps et trop envie de dormir pour pouvoir entamer le récit de cette journée. Une journée encore tellement remplie.

16 juillet.

16 heures.

Nelly chante, Agnès pianote sur Internet, Maud raconte sur son grand cahier. Je vais pouvoir écrire hier.

Hier, il y a eu la hargne de danser comme jamais je ne l'ai vécue. Derrière nous, ce grand mur gris, ce gros lego qui sépare une ville, une route, les étudiants de leur université et qui coupe l'horizon.

« Welcome to Abu Dis Ghetto ».

Un décor propice à une danse de la douleur latente, de l'incompréhension et de l'absurdité. Je n'ai jamais autant ressenti la puissance des gestes, j'ai pu enfin dire ce que j'essaye d'écrire sur ce journal sans peser mes mots. J'ai dansé comme on crie des questions.

J'ai dansé en tant que témoin. En ressentant pleinement que ce qui se racontait par mes mouvements était à lui seul signifiant, parce qu'ils existaient ici et maintenant, devant le mur, face à ceux qui en sont les victimes.

La plupart des spectateurs étaient des étudiants et il y avait beaucoup de médias, une tonne d'objectifs à un mètre de nous qui mitraillaient. Nous avons un petit carré d'espace plein de cailloux pour plateau. Les étudiants sont venus nous remercier.

« Nous, nous aimons la vie autant que possible. »

En soirée, nous faisons un autre concert dans la vieille ville de Jérusalem.

Il y a le vent léger qui mêle les cheveux et le ciel ouvert sur nous. Après le temps de la hargne, c'est celui de la douceur.

Une autre vision de Jérusalem que celle que j'avais eue la première fois. Les colons installés en plein quartier arabe. Un homme qui brouille l'appel à la prière en criant en hébreu dans un haut-parleur. Sharon qui a acheté une maison au milieu de la vieille ville à une famille arabe. Les enfants ont été tellement humiliés qu'ils ont pendu leur père dans l'une des pièces.

A Qualandia, au retour, Ramzi doit se cacher au fond du taxi. Des histoires de l'occupation allemande me reviennent à l'esprit.

La nuit, les soldats autour du taxi, Ramzi qui panique, le petit rire narquois d'un militaire qui fait une remarque à Catherine au sujet de son interview de l'après-midi pour *Euronews* dans lequel elle avait comparé le mur à celui de Berlin.

Plus il se passe de choses, plus j'ai de questions. Plus je comprends et plus j'ai d'incompréhensions.

Dans le *Jérusalem Post* d'aujourd'hui, une photo de Maud et moi en train de danser devant le mur illustre les propos du ministre du tourisme israélien : « La barrière de sécurité attire les touristes. »

17 juillet.

Deir Estiah, village fantôme en chantier. Ambiance étrange.

Les ateliers ont été difficiles. Des enfants énervés dans une petite salle de classe pourrie, encombrée de tables, des portraits de martyrs, armes en mains au-dessus du tableau en ardoise. J'ai pensé aux écoles françaises, propres, neuves, lumineuses et à leurs guirlandes de papier crépon.

18 juillet.

Nous avons pris la route quasi désertique de la vallée du Jourdain pour nous rendre à Shafa Amer, en Israël. Paysage grandiose. Puis nous retrouvons les grands magasins, les autoroutes, les feux rouges d'Israël.

Les musiciens animent des master classes à l'université arabe. Nous dansons le Stabat Mater de Pergolèse pour le concert mais le cœur n'y est pas.

J'apprends les discriminations subies par les Arabes d'Israël.

Nous sommes rentrés par Tel Aviv : buildings, fast-foods, autoroutes... La différence entre les deux côtés du mur est sidérante.

Le check point de Qualandia était vidé de toute présence militaire.

19 juillet.

17h30.

Le comité.

Ateliers à Al Amari ce matin. Les gamins étaient un peu énervés, peu réceptifs. Mais nous en avons presque hypnotisé certains avec le jeu de la marionnette et des fils imaginaires. Sourire béat aux lèvres.

Dans chaque atelier, même les plus difficiles, je trouve de quoi me rassasier de sourires et de visages éclairés.

Le corps prend toute la place parce qu'il est à la fois le seul moyen de communication possible - les enfants parlent très peu l'anglais et nous, trois mots d'arabe - et le prétexte de la rencontre. Il est entièrement mobilisé, chaque parcelle de peau est tournée vers l'extérieur, le regard est toujours en fonction périphérique et le visage vivant à l'extrême. L'impossibilité d'utiliser le langage parlé permet un rapport plus direct au corps et je suis heureuse de mesurer la puissance de la présence corporelle.

En attendant le concert, j'observe les enfants. Certains sont aveugles. Il y a ce garçon qui rampe, handicapé des deux jambes. Je le regarde bouger, se débrouiller pour aller boire au robinet, la façon qu'il a de se soulever rien qu'à la force des bras pour monter les escaliers.

Ramzi vient d'arriver pour nous emmener à l'appartement. Nous quittons le bureau. C'est dommage, j'aimais bien. Les petites soirées toutes les quatre, les échanges d'impressions de voyage, les crises de rire, les rencontres.

Je suis sur la terrasse et le soleil chauffe encore un peu. Je profite du calme qu'il est difficile à trouver en collocation à vingt-cinq !

20 juillet.

21h30.

L'appartement.

Ateliers à Deir Ghassana ce matin, les meilleurs depuis le début du séjour. Il y régnait une atmosphère tranquille que je n'avais jamais ressentie dans les autres centres. Les enfants avaient envie de connaître et de rencontrer. La plupart étaient malades.

Julien et Thierry nous ont accompagnées à la derbouka et à la clarinette.

Je suis repartie confiante et heureuse de ce qui s'était passé grâce à la danse. L'expression de surprise qui est apparue sur le visage de tout petits gamins dans l'exercice de la bascule, le relâchement soudain des corps, les visages illuminés par la découverte d'une sensation sans doute jusque-là inconnue.

Tout s'est fait très sereinement, les plus grands accompagnaient les plus jeunes, toujours à l'écoute. Plusieurs fois un adulte est venu s'intégrer au groupe pour participer et notamment une femme sourde. Une explosion de rire lorsqu'elle a senti les vibrations de la derbouka.

Les moments de danse sont des points de fuite heureux face à l'absurdité que je rencontre. Le moindre éclair de joie prend plus de relief que n'importe où ailleurs.

J'ai peur du retour, peur de ce que je vais retrouver, du décalage certain.

21 juillet.

Ateliers à Al Jalazoun pas vraiment réussis. Je suis fatiguée et manque de motivation. Maud m'avoue la même chose. Une vague sensation que ces ateliers sont vains et sans effets.

L'après-midi, nous faisons quelques courses pour l'appartement dans le vacarme coloré de la place aux lions.

En contrebas de Ramallah, entre la route et la forêt, on peut louer une piscine pour la soirée. Nous y sommes invités par les danseurs de la compagnie du

frère de Ramadan. Un gros morceau de viande cuit sur une broche. L'arak coule à flot. Il fait terriblement bon, je passe une excellente soirée.

22 juillet.

15 heures.

L'appartement.

Ateliers à Al Bireh, à Ramallah avec des enfants calmes et gentils. Jessie nous accompagne au chant et à la guitare renaissance.

Mais décidément, il est de plus en plus difficile de trouver l'énergie nécessaire. Je ressens une pointe de lassitude et je crois que Maud aussi. Je doute de l'importance qu'il y a à faire danser des enfants qui n'ont rien demandé et de notre efficacité dans ce travail.

Je suis encore fatiguée. Maud dort, j'ai bien envie de me plonger dans le sommeil moi aussi et je n'ai surtout pas envie d'écrire.

00h30.

Les ateliers avec le groupe de danseurs de dabka que nous avons déjà rencontrés ont été mauvais. Je crois que je n'ai plus envie. Je m'ennuie à proposer les mêmes exercices malgré leur bon fonctionnement. Je ne sais plus très bien si c'est la fatigue qui m'empêche de trouver la raison d'être de ces échanges ou mon impossibilité à croire autant qu'au début à la nécessité de leur existence. Je me réfugie dans l'idée que l'essentiel est dans la rencontre, quelque elle soit.

23 juillet.

15h30.

Internet Café.

J'attends Romain et Maud qui terminent d'écrire leurs e-mails. Il y a le bruit des jeux de massacre des gamins, le blabla arabe, les voitures qui filent à toute vitesse sur les pentes désertiques de la ville, du linge qui sèche sur une

terrasse, Jérusalem au loin, entre deux immeubles, un peu de vent, la chaleur sèche et poussiéreuse.

Je n'écris pas beaucoup depuis ces derniers jours. J'oublie où je suis et ce qui s'y passe. Le groupe me rattrape toujours et m'empêche de m'enfoncer dans la réalité. J'ai parfois l'impression d'un voyage organisé et je déteste ça.

21h30.

Rentrés à l'appartement, nous allons au haras d'à côté pour une petite ballade à cheval. Je pense à une promenade tranquille sur les collines des environs de Ramallah. Je suis loin du compte. Nous nous retrouvons en pleine ville, au milieu de voitures et de camions enfumés avec des chevaux hystériques, impossibles à maîtriser. J'abandonne lorsque je trouve Romain aussi paniqué que moi, déjà descendu de sa monture au bord de la route. Nous ramenons nos chevaux à pied.

24 juillet.

15heures.

Centre Culturel de Beit Rima.

Les voix des enfants couvrent presque le son des instruments. Leurs mains claquent en rythme, ils se balancent en cœur, le visage fendu par un sourire. J'ai une soudaine envie de vivre avec encore plus de puissance.

Nous avons eu cinq groupes ce matin. Les derniers sont toujours plus difficiles. Garder la même patience, la même expression, capter l'attention et renouveler l'énergie. Romain et Mohammed nous ont accompagnées en musique et c'est une stimulation autant qu'une demande d'écoute supplémentaire.

Je rame et ne me suffis plus des quelques sourires béats des gamins. Je remarque de plus en plus l'imperméabilité et le mépris de certains.

25 juillet.

Nous avons retrouvé la compagnie du « Popular Art Center »* que nous avons déjà rencontrée hier.

J'ai eu la sensation de ne plus savoir danser avec précision et ça me fait peur. Le corps est lourd.

Les journées se résument de plus en plus vite. Je pourrais parler du Hammam où nous sommes allés ce soir, de son ambiance moite, des pierres brûlantes et des pots en bronze pour rincer le corps d'eau froide. Je pourrais parler des soirées à l'appartement, de l'esprit bon enfant qui y règne.

Mais je m'ennuie.

26 juillet.

Aujourd'hui, nous devions aller à Tulkarem mais Ramzi nous a annoncé la mort de sept martyrs dont un qui venait du village dans lequel nous devions nous rendre. Annulé donc, pour deuil. Encore une journée de libre.

Cette nuit, nous avons été réveillés par des coups de feu.

12h30.

Andy joue au piano. Julien est étendu sur un matelas à côté. Dans la cuisine les gens bougent, vaquent à des occupations qu'ils s'inventent.

Ce matin à la radio, des morts en des lieux que nous avons traversés.

Hier, Qualandia a été fermé trois heures, un enlèvement. Arnaud qui rentrait de Jérusalem est resté coincé. Il y a eu des tirs.

En ville, il y a des rumeurs de couvre-feu. Certaines boutiques ont déjà fermé leurs portes.

Ça bouillonne, ça explose un peu partout. Nous sommes au milieu de tout ça... et j'ai le sentiment depuis quelques jours déjà, d'être ici en vacances. Ça m'énerve.

J'aimerais aller à Jérusalem mais Maud est un peu inquiète qu'on y parte seules et les musiciens ont un concert en début d'après-midi.

Voilà dix jours qu'il ne se passe plus grand-chose, voilà dix jours qu'une presque routine s'est installée.

Je relis un peu les premiers jours, ce besoin de ne plus voir, ne plus entendre. Je ne savais pas que j'allais avoir tout ce temps-là.

27 juillet.

20h30.

Jéricho.

Il fait nuit. Le vent est doux et la chaleur tendre. Le concert se déroule en plein air. Je suis à l'intérieur pour écrire à la lumière. Julien n'est pas là pour jouer le Poème, on ne dansera pas ce soir.

Je suis un peu nostalgique, l'air ambiant sans doute. Je suis bien mais mélancolique avec cette impression d'avoir perdu un peu mon temps, d'avoir loupé certaines occasions d'apprendre encore.

Tout à l'heure, je suis sortie du terrain de foot qui fait office de salle de concert.

La lune, deux palmiers, des baraques en sable, une image biblique. J'étais seule, j'ai respiré longuement et ça m'a fait du bien.

Deux gamins m'accrochent le tee-shirt, pointent le paquet de gâteaux de Romain. Prenez les gosses, prenez !

Ce matin, nous étions à Qalqiliah, une ville enclavée par le Mur gris. Sur les toits qui le surplombent, Israël et son autoroute, les buildings de Tel Aviv au loin.

Pour aller à Jéricho, le désert : montagnes grandioses de terre ocre. Au bout de la route qui serpente, bien évidemment, un check point. Demi-tour. Quelques bonnes heures de perdues.

Bizarrement, le kaki et le béton collaient bien sur le paysage. Les drapeaux flottants au vent doux du désert, les barbelés qui cisailent le vide en deux, les armes pointées sur l'horizon dénudé, la chaleur moite.

28 juillet.

8h30.

L'appartement.

Le calme. Tout le monde est parti pour un atelier à Beit Jhala, près de Bethléem. Maud et moi avons décidé d'aller à Jérusalem. Kamal nous y emmènera en accompagnant Antoine et Karim à l'aéroport de Tel Aviv. Cette nuit, nous avons dormi dans les locaux d'Al Quatan* et je n'ai pas eu le courage d'écrire encore.

Après le repas du soir avec les organisateurs du concert, le check point était fermé. Nous avons attendu longtemps avant de voir arriver quelques militaires.

Attente encore. Ne pas trop savoir ce qui se passe, ne pas se poser de questions, laisser couler le temps sans s'imaginer l'après. Etre là et juste là, pas d'impatience surtout. La vie se bloque, en suspension. Faire ce qu'on te dit de faire. « Passeport, française ? » Ne pas regarder l'arme qu'il tient en évidence et qui accroche l'œil. Rester serein, ne pas en faire trop, le minimum. Remonter dans les taxis pour attendre encore et garder le regard posé sur ces petits messieurs verts qui vont et qui viennent, qui téléphonent, glissent un œil à l'intérieur des taxis, nous observent de loin.

Puis ils nous font signe d'avancer. Le chauffeur allume le contact. On commence à penser à la route qui file, au temps qui reprend sa course. Mais Mohammed est palestinien et n'a pas le droit d'être là. Il prend la place du fond, côté fenêtre, le plus loin de la portière en serrant les dents. « Passeport, please.» Six passeports, sept passagers. Flottement. Chacun fait mine de vérifier qu'il l'a bien donné. Mohammed tremble. Le soldat s'impatiente. Alors, il nous rend les passeports lentement, tête après tête, noms et visages qui s'assemblent. Interrogation du regard vers Mohammed. Echange de quelques paroles. Mohammed descend en sifflant un « Putain, je suis dans la merde.»

Et puis il ouvre le coffre du taxi, en sort son alto, demande à Romain de prendre son violon. Une chanson arabe résonne dans l'ombre de la nuit. Les soldats écoutent, leurs armes mortes sur l'épaule. Le temps s'arrête. Une suspension pleine cette fois-ci, sans torpeur. Tout se mélange dans ma tête. Je regarde le militaire qui parle français, étudiant en philosophie qui serre la main de Mohammed.

« C'est la vie tout ça », dit-il. « Oui, c'est la vie », répond l'autre. « Je comprends ton impression d'être plus étranger ici chez toi qu'en France. Bon courage à toi. » « A toi aussi. Ca ne doit pas être facile d'être à ta place. »

Mohammed respire enfin. On ouvre une bière, on n'en revient pas. On se regarde, contents, profondément contents. Le chauffeur gueule quelque chose en arabe et donne un long coup de klaxon.

La route dégagée s'étend devant nous, la lune énorme et blanche se dresse dans le tout noir. Les rires de soulagement fusent. La tête me tourne un peu, la bière bue pendant l'attente ou bien l'émotion.

Hier m'a fait du bien. Ce trop plein d'émotion m'a rassurée. Se sentir un peu plus près de la réalité.

Il reste quatre jours.

Profiter de ces derniers jours, ne pas en perdre une seconde.

Tout vivre de plein fouet.

15 heures.

Jérusalem.

Dans le quartier juif incroyablement propre. Des hommes bouclés, des soldats.

Attablées à la terrasse d'un café devant un expresso, nous sommes ailleurs. Maud pose un regard halluciné sur chaque chose.

Il y a à peine cinq minutes, nous étions en plein souk arabe avec ses rues étroites, ses cadavres de viande, sa poussière, ses fruits colorés, ses djellabas suspendues aux portes des minuscules boutiques, sa foule nonchalante.

Ici, il y a un air de village-vacances.

Passage d'un monde à l'autre, d'une frontière, en un pas.

Le drapeau étoilé flotte, un groupe de jeunes filles en kaki passe, armes suspendues dans le dos.

Nous rentrons à Ramallah pour le concert au parc municipal d'Al Bireh.

Nous dansons sur le Poème et sur une chanson de Nelly accompagnée à la clarinette par Agnès.

Le sourire accroché au visage d'une gamine, attentive à chacun de mes gestes, nos échanges de regards, son émerveillement. Un vent tout doux, tout chaud coule sur nos mouvements et nos cheveux détachés.

La danse se révèle à chaque fois sous des visages différents. Simple source de vie ou témoignage aux multiples facettes.

Deux femmes sont venues nous dire leur enchantement à la fin du concert.

29 juillet.

19h30.

L'appartement.

Nous rentrons du *Sangria*, un bar huppé de Ramallah où nous avons retrouvé Tamer, un des danseurs traditionnels. Nous avons parlé de la danse contemporaine, des formations qui existent en France. Il aimerait venir en Europe pour apprendre.

Je suis fatiguée. J'ai une barre au front.

Ce matin, pour aller à Hébron, nous avons dû faire un grand détour pour éviter le check point de Qualandia. Les chauffeurs ne peuvent pas le franchir.

Nous arrivons à 11 heures. Il n'y a que deux salles pour six ateliers. Nous en partageons une avec l'atelier clarinette.

C'est un bazar monstre.

Maud et Andy prennent l'atelier en main, je m'éclipse.

Dehors, sous le préau, un groupe d'enfants criards. Je leur propose de danser. Un atelier s'improvise dans la cour. Il y a des rires gênés. Seules deux gamines me suivent.

Le fait d'aller chercher le contact informel par la danse plus que de devoir assumer la rencontre organisée me donne un souffle d'énergie nouvelle. C'est la spontanéité qui s'impose autant pour moi que pour les enfants, le jeu qui prédomine.

Je commence l'exercice des fils. Ils sont les marionnettes, ma main dirige leurs mouvements par un fil imaginaire. Les rires deviennent plus francs, chacun demande à faire le pantin.

Les ateliers se terminent. Je monte rejoindre le groupe dans la salle du haut pour le concert, une bande de gamins à mes trousses. Je me fonds dans la masse d'enfants déjà rassemblée. Une petite fille pose une main protectrice sur mon bras. Elle accompagne mon balancement d'épaule et chante les yeux rivés sur mon sourire.

La première chanson s'achève, éclaboussée d'applaudissements. Thierry s'apprête à entamer la seconde lorsque la porte s'ouvre brusquement. Un homme, la tête couverte d'un tissu blanc encerclé de noir crie quelque chose en arabe. En une fraction de seconde, les enfants sortent de la pièce, en pleurs.

Le directeur du centre essaie de nous tranquilliser, tout sourire.

On entend des cris dehors. Nous sommes tous dans la salle, inquiets pour Nelly qui n'est pas là. Autour de moi, les visages sont tirés d'angoisse. Ne pas regarder par la fenêtre, rester assis, ne pas s'affoler. La tranquillité du directeur me rassure.

Ramzi entre, demande à Pierre les cassettes vidéo qu'il vient d'enregistrer. Un gamin leur a dit que quelqu'un filmait, ils veulent détruire les traces. Benoît, le preneur de son donne une cassette vierge.

Avant de sortir, le directeur du centre demande aux filles de cacher un maximum de peau.

Nous nous engouffrons dans les taxis où Nelly nous attendait, recroquevillée sur le siège du fond. La curiosité qui émanait des yeux des enfants s'est transformée en dédain. Quelques pierres volent.

30 juillet.

12h30.

L'appartement.

Nous partons demain.

Nelly et Agnès viennent de partir. Kamal les accompagnent à l'aéroport de Tel Aviv.

Demain, nous quittons cet endroit que nous avons petit à petit adopté dans notre semblant de quotidien. Il n'y aura plus d'ateliers avec des enfants. Juste un dernier cours tout à l'heure au Popular art center.

J'ai compris beaucoup de choses mais ce n'est qu'une petite porte qui s'ouvre sur une immensité d'interrogations.

Je vais devoir revenir ici pour y voir plus clair.

15heures.

Studio de danse du Popular art center.

Je demande aux danseurs de créer une phrase chorégraphique personnelle à partir de leur date de naissance. Maud a pris en charge le cours, je m'occupe de l'atelier.

Tout le monde est très concentré.

Je fais un zoom arrière pour reprendre conscience, une dernière fois du « je suis là ». Le studio devient une bulle flottante au-dessus du monde.

Tamer nous danse une création personnelle. Il a une belle expression et une qualité particulière.

Nous apprenons les rythmes difficiles du dabka. J'aime cette danse, les claquements des pieds sur le sol, la force qui en émane.

17heures.

L'appartement.

Nous avons dit au revoir aux danseurs, le cœur serré.

Nous sommes passés par le centre-ville, une dernière fois, faire le plein de couleur.

Lorsque nous rentrons à l'appartement, il n'y a presque personne. Le temps est au ralenti.

31 juillet.

11h30.

Nous sommes allés à la mer Morte cette nuit. Une des plus belles nuits que je n'ai jamais vécues.

Le flottement des corps dans l'eau trop salée, l'impression d'apesanteur, allongée comme dans un lit, le vent chaud, l'apaisement, la lumière argentée de la lune, l'argile douce et glissante. Le bien-être corporel, le repos mental. La suspension du temps. Le silence soudain, juste le son d'une guitare au loin. Trois notes presque silencieuses dans l'air chaud.

On a tout le temps de vivre.

17heures.

Dans l'avion.

Tel Aviv s'éloigne. La mer s'étend en dessous de nous, les nuages deviennent plus épais.

Là-bas, la vie continue.

Je n'intègre pas ce que je viens de vivre. C'est une grande page de brouillon. Et je n'arrive pas non plus à imaginer ce que je vais retrouver.

La même sensation qu'au réveil. Le rêve s'est terminé brutalement, le cerveau encore engourdi, les yeux grands ouverts sur le nouveau jour.

Je suis entre deux, dans un no man's land mental. Ma vie est en suspension, sans passé ni futur. C'est blanc autour de moi, un grand néant qui m'empêche d'être triste.

22h30.

Paris, Roissy.

Je n'ai pas envie d'être là. Les larmes coulent malgré moi.

Ce matin, nous avons vu le soleil se lever sur la mer Morte.

Notes :

The International Committee for Solidarity with the Palestinian People :

Le comité international de solidarité avec le peuple palestinien. ONG palestinienne. Zaphir, Mahmoud, Wahel sont des membres actifs de l'association.

Rachel Corrie :

Jeune américaine travaillant pour une organisation de résistance non violente, l'*International Solidarity Movement*, écrasée volontairement par un char israélien alors qu'elle s'opposait à la destruction d'une maison palestinienne.

Tom Hurndall :

Jeune pacifiste britannique tué par un soldat israélien dans le camp de Rafa à Gaza alors qu'il portait secours à des enfants palestiniens.

Popular Art Center :

Centre d'art populaire où nous rencontrons le groupe de danse traditionnelle *Wisha*.

Al Quattan :

Organisation de solidarité palestinienne.